

VICTOR BASQUEL

UN GRAND ANCÊTRE

VICTOR SCHOELCHER

(1804-1893)

PAix: 2 francs

Réseau des bibliothèques
Ville de Pointe-à-Pitre

60333

F.B.
B. 92
BAS

MESSIEURS,

Il y aura, bientôt, quarante-trois ans que nous avons conduit le grand philanthrope, Victor SCHÆELCHER, ici, à sa dernière demeure, par une froide matinée de fin décembre 1893. Devant le char funèbre, mon ami, Henry Lemery et moi, tous deux alors étudiants, nous portions une lourde couronne d'immortelles, dans un cortège imposant de doctes personnages, de délégations diverses et de tout le personnel de la Légation de la République d'Haïti à Paris. Derrière le cercueil marchaient, comme représentants des Colonies, faisant le deuil, outre les Parlementaires d'alors, nos deux éminents compatriotes, le lieutenant de Vaisseau Mortenol et le lieutenant des Cuirassiers Lucien Vigne. Plusieurs fois depuis, à l'anniversaire de sa naissance, je suis revenu en votre Compagnie, sur cette tombe de pierres patinées par les saisons, sous ces arceaux de verts feuillages, qui ressemblent, dans leur immobilité et dans le silence de leur ombre, aux voûtes finement élancées de nos cathédrales gothiques.

Ce pèlerinage constitue, surtout en des temps aussi troublés que maintenant, non seulement un hommage de notre éternelle reconnaissance, mais il nous fournit encore une leçon de réconfort et d'énergie morale, par l'évocation de l'apostolat qu'a été la vie de l'honnête homme qui a pour nom Victor SCHÆELCHER, défenseur infatigable de l'humanité et de la liberté.

Ernest Legouvé, qui l'a beaucoup fréquenté, trace de lui une esquisse très pittoresque, dont je vous demande la permission de vous citer quelques traits : « Depuis 54 ans que je le connais, écrit-il, il n'a pas plus changé d'opinion que de costume. Depuis 54 ans, il a la même redingote noire boutonnée jusqu'en haut, le même collet rabattu sur le même col en satin noir, les mêmes manchettes, le même chapeau à larges bords, la même canne surmontée d'une tête antique en bronze, comme il a les mêmes idées politiques, les mêmes idées de morale, les mêmes goûts d'art; son appartement est son portrait. Tout ce qui sert à son usage est inventé par lui; ses pelles, ses pincettes, ses boutons de porte, ses garnitures de cheminée,

ses meubles sont faits sur des modèles fournis par lui et exécutés pour lui. »

Non, non, Messieurs, détrompez-vous, ce n'est pas le maniaque décrit par La Bruyère, cet homme est un caractère, un caractère plein de noblesse, un esprit passionné de toutes les causes justes, un adversaire irréductible du mensonge et de l'hypocrisie, un serviteur résolu de la liberté, un homme plus grand que nature, un autre Abbé Grégoire, voilà ce que fut SCHÆLCHER.

SCHÆLCHER, a été exilé de son pays pour ses opinions politiques, comme Victor Hugo, il a mieux aimé ne point bénéficier de deux lois d'amnistie successives pour n'avoir rien à modifier de sa conviction toujours d'une sincérité profonde. Il considérait l'Empire comme synonyme de servitude, expulsé en 1851, il n'est rentré en France que durant la guerre de 1870 pour se mettre au service de son pays, en qualité de Colonel d'Etat-Major. Il a refusé de devoir jamais de la gratitude à un régime qu'il abhorrait.

Je vous ai cité, un portrait, combien vivant, de SCHÆLCHER, peint par son ami Ernest Legouvé, je voudrais encore faire appel à son témoignage à l'occasion d'une conférence fort intéressante, faite par notre illustre bienfaiteur, le 24 Juillet 1879, à Paris, sur Toussaint Louverture, général en chef de l'Armée Coloniale de Saint-Domingue, sous la présidence d'Ernest Legouvé, en présence des Sénateurs Cheurer-Kestner, Testelin, Desmazes et des Députés Allègre, qui fut nommé deux ans plus tard Gouverneur, puis Sénateur de la Martinique, Clemenceau, Rouvier, Lockroy, de Mahy et du Ministre d'Haïti à Paris.

A son accoutumée, SCHÆLCHER campe un portrait grandiose et frappant de ressemblance avec celui que Chateaubriand dans ses Mémoires, dénomme le *Napoléon Noir*. Il ne lui ménage point, toutefois, ses critiques, quand le héros de Saint-Domingue, pour reconstruire la Société Coloniale, asseoit son despotisme d'un bras de fer, même si c'est dans l'intention de produire beaucoup de bien. Il reconnaît son génie, il vante sa fermeté de caractère, il loue sa dignité de vie. Cet enfant de la forêt Africaine a des principes qui lui font le plus grand honneur, car ils s'apparentent aux plus nobles aspirations de l'âme. C'est ainsi que Toussaint recommande les bonnes mœurs et les impose, par l'exemple, car, disait-il, le scandale donné par les hommes publics a des conséquences plus dange-

reuses que celui donné par un simple citoyen, il reste un modèle de réserve. N'est-ce pas sublime, une telle maxime même de la part d'un autre que d'un ancien ilote noir? SCHÆLCHER termine sa conférence en rappelant l'indécente supercherie à laquelle, d'ordre de l'Empereur, les autorités Dominicaines ont eu recours pour embarquer de force Toussaint et le jeter dans une prison du Jura, dans le Château de Joux, où il meurt de chagrin, de froid et surtout de mauvais traitements. Il compare cette fin, à celle survenue au bourreau de Toussaint, lui-même, qui était devenu prisonnier, à son tour, onze ans après, à Sainte-Hélène. Il conclut en disant : Toussaint fut magnifique de fierté, il se résigna à son sort, toujours calme et digne dans son malheur, comme s'il avait été élevé à l'école des Stoïciens, le Nègre avait une plus grande âme que lui, voilà ce qu'écrira l'histoire vengeresse des lois divines et humaines.

La conférence de SCHÆLCHER eut un succès énorme. L'improvisation à laquelle se livra ensuite Legouvé, pour répondre au discours du conférencier, fut un modèle d'élégance et de finesse d'esprit, toutes qualités, d'ailleurs, qui l'avaient fait proclamer le premier causeur de France. Je m'excuse, Messieurs, d'abuser encore de votre bienveillante attention, je ne puis résister au désir de vous en rapporter quelques échos et, pour ce faire, je lui cède la parole :

« Vous avez entendu cette noble et touchante biographie, vous avez admiré le héros, vous avez applaudi l'historien. Mais cette biographie, certes, très intéressante, me paraît incomplète. J'y trouve une grande lacune, je vais essayer de la combler.

« Monsieur SCHÆLCHER a dit que l'esclavage avait été aboli en 1794 par la Convention et qu'il avait été rétabli en 1802 par le futur Empereur. Mais il n'a pas dit que l'esclavage a été de nouveau aboli par la Révolution de Février.

« Il y a près d'une soixantaine d'années, un jeune homme, fils d'un grand industriel de Paris, fut envoyé par son père au Mexique avec une cargaison de marchandises qu'on appelle pacotille.

« Il en revint après quelques mois, ayant assez mal vendu ce qu'il avait à vendre, la bourse fort peu garnie, mais rapportant en lui, au fond de son cœur, quelque chose qui valait des sacs d'écus contre l'esclavage et la ferme volonté de contribuer de toutes ses forces à le faire abolir.

« Il arrive à Paris, se met en relation avec des journalistes

et publie dans les journaux des articles qui renfermaient des observations de voyage, en même temps que ses principes.

« A ce moment, existait à Paris, une Société pour l'abolition de l'esclavage. Notre jeune homme y fut admis. Cette Société comptait les noms des hommes les plus illustres, entre autres, Lamartine, de Broglie... le père.

« Un jour, arrive à la réunion une masse énorme de documents très importants, mais dont le volume effraie les membres présents. Pour dépouiller cette immense liasse de papiers, il faudrait s'y mettre à quatre ou cinq et compter de longs mois de travail.

« Le jeune homme s'offrit, on accepta. Six semaines après, il revenait, ayant tout lu, tout compulsé, apportant un travail qui témoignait de tant d'intelligence, de tant de cœur, que Lamartine lui dit : « Jeune homme, tous nos remerciements « seraient insuffisants, il n'y a que Dieu qui puisse vous ré- « compenser d'un tel dévouement. »

« A cette époque, les partisans de l'esclavage avaient sans cesse à la bouche ce refrain que les abolitionnistes n'étaient abolitionnistes que par ignorance : les esclaves n'y sont pas à plaindre, les colons n'y sont pas à blâmer. D'ailleurs qu'ils viennent et qu'ils jugent par eux-mêmes!

« Eh bien, se dit notre jeune homme, j'y vais... Le voilà parti: A son arrivée à la Martinique, que trouve-t-il? Un cartel à son adresse, qu'il accepte évidemment.

« Heureusement, des hommes plus calmes et plus sages s'interposèrent, le car tel fut retiré, et le jeune homme put achever ses voyages et ses investigations.

« Il revint après dix-huit mois, les mains pleines des témoignages les plus accablants contre les habitudes de cruauté et de barbarie qu'on exerçait contre les esclaves. Il les a publiés.

« Il se rendit ensuite sur la terre d'Afrique, y contracta des fièvres.

« Il continua ses voyages au milieu des plus dures souffrances et revint à Paris comme la Révolution venait d'éclater. Son courage et ses glorieux services le désignaient au gouvernement provisoire. Il fut nommé Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère de la Marine et travailla sans relâche à l'œuvre de l'abolition de l'esclavage. Il trouva dans le grand Arago un auxiliaire ardent et il inséra au mois d'Avril, dans un décret signé de sa main : « L'Esclavage est aboli dans toutes les posses- « sions françaises. »

Eh bien ! Cet homme qui était revenu d'Amérique à 20 ans avec une si mince cargaison de marchandises et une riche cargaison d'honneur, le véritable auteur devant l'Histoire de ce grand acte d'émancipation, cet homme était Victor SCHÆLCHER.

« Voilà pourquoi il n'en a pas parlé, cet historien fidèle.

« Il vous a dit tout à l'heure que son héros, avait dû son surnom de Louverture à ce qu'il ouvrait les portes de toutes les forteresses, à ce qu'il avait l'œil ouvert sur tout. Eh bien ! lui, SCHÆLCHER, il a eu le cœur ouvert sur toutes les qualités sociales. »

Et Legouvé de conclure :

« J'ai bonne envie de vous faire une proposition. Terminons, si vous voulez, en l'appelant SCHÆLCHER LOUVERTURE. »

SCHÆLCHER, qui était, devant l'ennemi, un officier sans peur et sans reproche, avait beaucoup souffert des horreurs de la guerre fratricide durant la Commune, il fut même arrêté par ordre des autorités communalistes pendant quelques jours pour avoir tenté de pacifier les esprits. Tout naturellement l'esprit se reporte vers l'apôtre de toutes les grandes causes sociales et l'on se demande quels conseils cet homme de libre pensée, ce chroniqueur de haute conscience, ce philanthrope compatissant aux souffrances des déshérités, donnerait à nos dirigeants, dans les heures graves que nous vivons maintenant.

L'ennemi de tous les Napoléon, grand et petit, car il les tenait pour des despotes, c'est-à-dire des oppresseurs de la liberté des autres, n'eût point plié les genoux devant aucune mystique dédaigneuse des contingences et trop encline au fanatisme aveugle et à la superstition ignare et cruelle.

D'autre part, SCHÆLCHER que rien d'humain ne laissait indifférent, sans jamais penser à aucun profit personnel, et qui répondait toujours présent, dès qu'il s'agissait d'une de ces nobles entreprises contre la misère, l'ignorance et le vice, qui sont les tares de la Société moderne, aurait, sans aucun doute, dans le conflit aujourd'hui plus aigu, qui oppose le capital au travail, plaidé la cause de l'ouvrier, de l'employé avec toute la ferveur de sa foi et la chaleur rayonnante de son éloquence, pour assurer au travailleur plus de liberté, plus de bien-être, plus de joie, plus de bonheur dans son foyer et dans sa vie. SCHÆLCHER se serait, certes, enrôlé dans cette nouvelle croi-

sade, au cri de : « L'humanité le veut ! » Il aurait tenu la balance égale entre les uns et les autres, les confondant tous dans une seule et même affection, tous fils d'une seule et même patrie, la France, patrie de Descartes et de la saine logique, tous unis sous les plis du drapeau national, sous l'égide duquel s'est inscrite la proclamation des Droits de l'homme et du citoyen.

Après les massacres impies de nos magnanimes voisins des Pyrénées, SCHËLCHER aurait hurlé son indignation, cette sainte colère des honnêtes gens. Qu'importe, en effet, la valeur réelle des doctrines qui s'affrontent si, pour départager leur mérite à chacune, il faut semer la mort parmi ses nationaux, massacrer ses propres frères ?

Mais, dans de telles angoissantes conjonctures, que devient la cacochyme Société des Nations ?

Si, avec la crainte préventive du gendarme, avec le solennel appareil judiciaire, avec les répressifs cachots d'Etat, la nation est incapable de maintenir l'ordre dans son foyer, comment la conscience humaine, rehaussée de son seul prestige spirituel, pourra-t-elle prétendre déclarer la paix au monde ?

Il est douteux qu'elle survive à ce nouveau coup plus terrible encore que les précédents.

Mais alors, l'esprit recule, horrifié, devant l'autre alternative, l'antique axiome, la loi de la Jungle, la force primant le droit.

Un célèbre homme d'Etat anglais, doublé d'un fin lettré, M. Baldwin, a exprimé dernièrement cette pensée qui me paraît empreinte d'une vérité indiscutable : « Il est à souhaiter que les Universités, lieux de réunion des élites, produisent plus de poètes que jamais. Ainsi s'appliqueraient-ils à redonner à l'Europe et au Monde entier, le vrai sens de la liberté et de l'unité humaine. »

Et il ajoute :

« Les grands poètes sont rares, plus rares que les hommes de science. J'ai toujours estimé que c'était une des sombres tragédies de l'existence, un malheur pour le monde, que les découvertes des plus grands chimistes soient utilisées par l'esprit du diable et pour la destruction de l'espèce humaine. Aucun de ces méfaits ne saurait être imputé au poète, qui mène presque toujours une vie innocente, son œuvre est pleine de bienfaits pour l'humanité. »

Il est de fait que la poésie, en vers comme en prose, est un des plus beaux fleurons de la couronne de gloire de la civilisation; les poètes, ces berceurs de la souffrance humaine, ces chevaliers de l'idéal toujours poursuivi, ces sages aux yeux pleins de rêves, ont beaucoup fait pour rendre la planète plus habitable, le malheur est que trop souvent hélas! comme rançon à tant d'éminents services, ils ont connu l'exil comme Dante, comme Byron, comme Victor Hugo, ou la guillotine comme André Chénier.

Heureusement, leur souffrance, à eux, contribue à les rendre plus chers à nos cœurs attristés, ou bien alors, il faudrait vraiment désespérer de la pauvre humanité si, dans l'échelle de nos récompenses pour les apaisements que ces valeureux aèdes apportent à nos maux d'ici-bas, nous continuions à ajouter la mort et la honte.

Messieurs, voici peut-être, de la visite pieuse de ce jour à la tombe de SCHÆLCHER le message qui pourrait être dégagé, plus spécialement pour nous autres des Colonies et plus particulièrement, pour la génération qui monte.

Nous avons de belles qualités de cœur : l'amour, l'amitié, la générosité, suivant la formule de Spencer et qui est la vraie, « ce sont les sentiments qui mènent le monde, les idées leur servent seulement de guides pour le mener où ils veulent », donnons libre cours aux nôtres, laissons ces nobles élans s'élever en une gerbe de solidarité fraternelle pour s'épanouir ensuite en une œuvre de bienfaisance et de charité humaine. Dirigée par la volonté et la méthode, facultés dont nous ne sommes pas naturellement dépourvus, mais qu'une molle indolence nous empêche, parfois, de cultiver en nous, notre intelligence prime-sautière, mais réelle, pourrait nous aider à augmenter sensiblement notre contribution au bien-être de la collectivité.

En parlant de la sorte, je ne veux nullement faire de nous un portrait trop flatté. Je m'excuserais par avance d'une telle faute de goût, si j'avais pu laisser une pareille impression. Mon désir était seulement de me borner à résumer, en toute objectivité, les traits qu'il m'a été donné d'observer chez des Compatriotes Antillais établis à Panama depuis une trentaine d'années, dans un voyage que je viens de faire dans la région.

Dans ce monde nouveau, où le machinisme est roi, et où le fils de Cham ne saurait compter sur aucun appui, j'ai rencontré d'humbles ouvriers Martiniquais, Guadeloupéens. émigrés, lors des travaux du percement du canal, sur ces rives

jadis ingrates, toutes ravagées par le typhus et la malaria, ces modestes artisans se sont groupés, d'abord, dans une misérable case en planches pour causer de la petite patrie lointaine, puis, ils ont constitué une société de secours mutuels, qui fonctionne aujourd'hui normalement et d'une façon très prospère. Ils ont construit deux immeubles en ciment armé l'un à Panama, l'autre à Colon, d'une valeur totale de cinq à six cent mille francs. Ils sont chez eux, ils organisent des fêtes, auxquelles est toujours invité le Consul de France et la Fête Nationale est toujours célébrée avec le plus grand éclat. Il y a trois ans, ils ont reçu nos célèbres aviateurs Costes et Le Bris, et dans une belle réception donnée en leur honneur, leur ont offert à chacun un stylo en or et leur ont fait signer leur Livre d'Or. Ils jouissent de l'estime et de la considération des Autorités Françaises, Américaines et Panaméennes. Ils ont ouvert leur foyer aux descendants des vieilles familles françaises de la Métropole installées dans le pays, c'est là, sans nul doute, la meilleure procédure pour la réalisation de la doctrine de l'assimilation si chère à tous les cœurs Antillais et Guyanais et, qui sera l'œuvre de demain, grâce au concours de nos dévoués représentants actuels au Parlement, comme elle a été l'un des articles du programme de tous leurs devanciers, et notamment de SCHÆLCHER.

Messieurs,

Je m'excuse d'avoir été un peu long, mais, il est difficile de limiter le temps consacré à la Commémoration du souvenir de SCHÆLCHER, lui, qui n'a jamais su, pour nous, s'épargner ni son temps, ni ses peines.

Pour terminer, j'ai l'honneur, Messieurs, ainsi que vous avez bien voulu me mandater pour ce faire, d'adresser, en votre nom à tous et au mien, à notre Auguste et Vénéré Maître, l'hommage de notre reconnaissance profonde et de notre respect le plus absolu.



